

LES LUMIÈRES DU PORT DE GRANVILLE



*Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existés
serait évidemment pure coïncidence.*

PIERRE RUSSLO

LES LUMIÈRES DU PORT DE GRANVILLE

Roman

Hollgaer Éditions

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *HOLLGAER Éditions*, 2013

« Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
" Quel fut ton plus beau jour ? " fit sa voix d'or vivant... »

VERLAINE

(Nevermore)

*À tous ceux que j'aime, et qui m'aiment,
Et sauront me comprendre en mon cœur transparent...*

PREMIÈRE PARTIE

1

Wills, je ne l'avais pas vue. Pas à ce moment-là, disons. Trop en ligne de mire. Une constante de ma vie d'expert en loopings existentiels : passer à côté des évidences avec désinvolture. Une calamité. Un fléau dont j'accuse les effets depuis plusieurs années. L'espoir d'un progrès ne peut plus m'effleurer. Quoi qu'il m'arrive, bien obligé d'en convenir, je suis rarement à la hauteur. Berné par le grand silence sulfureux où se consomment en moi des réflexions rarement appropriées, je fonce dès qu'il s'agit de croire à de vagues promesses. Je résiste pourtant, je sais m'offrir en sacrifice les yeux bandés, pour mieux voir au-dedans ce que je ne verrai jamais au-dehors.

En revenant dans ma contrée d'origine, je cherchais avant tout une planque peinarde, à l'abri de cette agitation qui semble à ce point essentielle à la plupart des gens de mon espèce, qu'elle m'a implicitement inquiété, placé hors-jeu dès la ligne de départ. Un mouvement chaotique vers l'infini dont la nécessité m'échappe en permanence, me force au repli. Dans l'euphorie d'un matin comme les autres qui fut la charnière agnostique entre un

équilibre mental précaire et une destruction minutieuse, mon monde intime m'a explosé à la gueule sans que j'y prenne garde. Je me suis réveillé trop tard, abruti d'impuissance, honteux de mon incompetence dans une affaire qui m'a rendu à ma médiocrité aussi sûrement qu'à la leur les catastrophes technologiques impossibles à gérer par ceux qui les ont provoquées. En de multiples circonstances, on a vite fait d'oublier la raison pure.

Me voici donc depuis, inquiet et minuscule, submergé de questions épineuses devant le nombre croissant et l'exaltation de ceux, autour de moi – de nous, devrais-je dire maintenant –, qui s'estiment infaillibles. Une vertu redoutable qui reste d'ordinaire l'apanage de l'inculte notoire. Il faudrait prendre des mesures, renforcer la prévention contre ces inconscients clamant leur jouissance, avant qu'ils ne parviennent à foutre en l'air l'ensemble de l'humanité. Ceci m'amène à un constat accessible à tout le monde, et dont l'insolente réalité m'a ruiné le moral à plusieurs reprises : quel que soit le domaine, bon nombre de stratégies jugées irréfutables mènent souvent au désastre.

Le jour où débute mon récit, j'avais encore la tête ailleurs, absorbé par une foule de pensées extravagantes, souvent sinistres, une autre de mes constantes. Et puis, comment avouer la chose, on avait considéré Wills, dès son arrivée ici et sans explication, comme une bête curieuse. Une de ces bergères auxquelles on jette un coup d'œil dépourvu de sympathie, habité d'un besoin impérieux de se fiche d'elle. Comme ça, pour le plaisir de nous soustraire à une courtoisie minimum. Aussi et surtout, parce que derrière son impassibilité, une anomalie face à nos singeries habituelles, on sentait bien qu'elle nous narguait. Déjà, rien que par sa seule présence. Posément, remontait sur nous un regard en clair-obscur de vieille souveraine déchue, trop intelligent pour ne pas déranger. Même si le malaise s'installait parfois – un petit sursaut de conscience, peut-être – il nous

suffisait d'évoquer cette femme pour qu'une procession d'images graveleuses nous enflamme. À contre-courant du personnage. Nous avons l'humour déprimant, il faut bien le reconnaître. Et pas grand-chose à nous mettre sous la dent. Depuis belle lurette, nous avons perdu la sensation de toucher le fond. Une manière de retranchement derrière ce qu'il nous restait de dignité – si ce mot signifie encore quelque chose de nos jours –, lorsqu'on n'est plus capable de comprendre l'essentiel, tellement on est con. Con par nature, une fatalité dégénérative du XXI^e siècle. De la connerie la plus répandue parmi bon nombre de nos contemporains. Pas uniquement ceux de notre génération, même si, bien avant la trentaine, nos idéaux, comme nos espoirs, partent un à un en quenouille. Ce con-là, celui dont je parle, des habitudes de vie perverses l'ont simplement privé du sens du relatif. Il est devenu en quelques décennies un type intellectuellement séquestré, conséquence directe d'une éducation sommaire, stéréotypée, mais qui ne le privera jamais de ses certitudes. Je l'ai déjà souligné, il est une fois pour toutes sûr de lui, comme peut l'être le bon con de base. Pas absolument mauvais – je lui accorde un petit crédit, une nanoseconde de lucidité surprise –, sinon méchant par inadvertance, intolérant par opportunisme, accablant et ridicule par goût forcené du conventionnel, du passe-partout, du beau aseptisé, du formaté médiatique.

Bref, un vrai con ordinaire. Qu'on me comprenne bien, je ne m'exclus pas de la masse. Cependant, j'essaie de m'en sortir, de me débattre, de me reprendre en main avec le désespoir fervent de mes états seconds. Malgré tout ce que je viens de dire, je suis d'une patience inexplicable.

Je pourrais continuer mais je dois revenir au sujet principal : elle, Paula Wills. Celle que je venais tout juste d'apercevoir, fichée là-haut sur la falaise. Un gros culbut en équilibre sur la caillasse en limite du précipice granitique. Une Miss Marple

rondelette qui s'était installée dans une villa en bois, un peu en surplomb du village.

Deux ans qu'elle habitait là. Deux ans à la charrier par des ricanements d'imbéciles toujours en crise postpubertaire. Elle ne bronchait pas. À croire qu'elle était sourde. Tout comme l'indifféraient nos remarques grossières balancées au hasard, en surenchère de nos plagias de la bande son de *Jurassic Park*. En face d'elle, elle ne voyait qu'un groupe d'ados attardés, plus ou moins pitoyables, rendus solidaires par des soirées de beuveries régulières au café LES DEUX PLAGES.

En l'occurrence, les deux plages en question n'existaient plus. Elles appartenaient aux temps mémorables du GRAND HOTEL DES BAINS. Les évoquer, bien qu'elles soient devenues maintenant l'unique Plage du Centre, c'est prendre le risque de raviver d'anciennes polémiques. Celles qui ne sont enterrées qu'en apparence. Quant au GRAND HÔTEL DES BAINS, directement lié à leur genèse, il faut signaler en aparté qu'ici, il n'est pas une petite ou plus grande ville de la côte qui ne possède son « HÔTEL DES BAINS », « HÔTEL DE LA PLAGE », « HÔTEL DE LA MER », et en toute logique, nous avons le nôtre.

À cette période fertile en innovations regrettables, avait été édifiée la palissade partageant le petit monde de la station en deux clans. Rien ne dure et parfois c'est une chance. Au début des années quatre-vingts, la tradition fut mise à mal. Un cataclysme ébranla la belle assurance des édiles locaux. Après des élections municipales encore plus orageuses qu'à l'ordinaire, aggravées par une suite d'événements houleux – sur lesquels je m'étalerai en temps utile –, un vent de contestation balaya le reste des privilèges d'une caste persuadée de sa supériorité. Un groupuscule qui s'octroyait la plage la mieux orientée, se réservait les terrains de tennis par des manœuvres déloyales, organisait des rallyes tapageurs et surtout sélectifs, en n'imaginant pas un instant que cela puisse cesser d'un coup. Pourtant, le nouveau maire dut satisfaire aux exigences du

peuple. On mit en pièces la frontière illicite. Ainsi fut redonnée au site sa plénitude naturelle. Les culs chics de la station durent accepter l'idée de se poser sur un sable foulé au pied par un prolétariat insouciant qui prenait un malin plaisir à s'installer devant le GRAND HÔTEL. Revanche tranquille, où se mêlaient le sentiment de laver les vieilles humiliations et celui d'appartenir un moment à cette caste dont on avait envié en secret certains avantages.

Ce qui reste à la fois paradoxal et jubilatoire, c'est l'ardeur mise au combat par le brave type exploité depuis des générations, celui-là même qui crie haro sur le nanti – quelle que soit l'origine de son nantissement – et qui, à la moindre occasion, se précipite comme un aveugle à qui on aurait rendu la lumière, vers une imitation naïve du style de vie de celui qu'il brocardait. Même les mouettes en perdaient la boussole. Elles en profitaient pour se mêler à la fête, s'abattaient en colonies serrées fouillant entre les galets et les fucus vésiculeux, piaillaient au rythme d'airs disco qui remplaçaient peu à peu Brahms, Chopin ou Gershwin. Les petites bourges du coin se déluraient, ce qui n'était que du bonheur en promesse pour les traîne-savates mal coiffés du secteur.

Pour la petite histoire, le café avait conservé son enseigne, par provocation d'abord, ensuite par respect de la mémoire collective. Il était resté un estaminet du meilleur cru dont la déco datait de l'après-guerre. Du bois ciré en lambris qu'on gratouillait avec nos canifs pour y faire les comptes de nos parties de poker. Un bar en demi-cercle agrémenté d'un zinc pur jus, patiné par les manches de tous les poivrots du coin, ceux qui auraient léché le métal pour laper la dernière goutte de leur bibine les jours de crise financière. Et ici, elles sont fréquentes, les crises financières.

À titre d'exemple, afin de me distinguer de mes frères de galère, que désorientait une réalité fort éloignée de leurs principes contemplatifs, et dans l'espoir égoïste de me ménager une sortie de secours, je suis allé faire le beau à la fac de Rennes. L'esprit

et le corps comme suspendus en plein vol au-dessus d'un nid de serpents, j'arborais une mine de carême, un moral parasité par les mauvais souvenirs, mais des ambitions à mythonner les moins crédules. On m'avait dit tout petit que la science et le savoir seraient toujours les deux tridents capables de désintégrer l'adversité sous toutes ses formes. À cet âge où ne vous découragent ni le conditionnel, ni la frustration que vous impose d'office la loterie des probabilités, je m'étais complu dans la rassurance du concept. Quelques années plus tard, le bac en poche, je me lançai dans l'arène. Je préciserai aussi que, par une de ces coïncidences qui sèment le trouble dans vos facultés de raisonnement, au même moment, mon frère David avait décidé de dilapider le capital de respectabilité de la famille en s'évadant au Sénégal. Il comptait rejoindre la tribu interlope dans laquelle avait évolué notre père. Lequel avait couronné son vol plané social en finissant à Caen, au Centre pénitentiaire de Beaulieu. Non que je veuille m'attribuer des qualités plus reluisantes, mais, en dépit de l'usure du temps forçant l'oubli sur une histoire lointaine, il me semblait être le seul capable d'offrir une quelconque rédemption à cette maudite famille, au peu qu'il en restait.

Toutes mes ressources cognitives mobilisées, j'optai donc pour une spécialité très éloignée à priori de mon champ de réflexion habituel : la philo. Ça m'a plu un temps, je l'admets. Je n'avais pas choisi l'option par hasard, soyons honnêtes. Une pulsion joyeuse, à la limite du mysticisme, m'aspirait, possédée que j'étais par l'illusion d'un univers capable de transcender l'écœurante trivialité où s'embourbe notre quotidien. Je me suis cogné des heures et des heures de bibliothèque, de conférences, de séminaires de littérature orientée, de pensée positive ravivant la grande prétention d'une libération universelle des peuples. Pas question de lésiner, elle devait être matérielle, intellectuelle et politique. Nous rêvions d'un grand ménage. Tout ceci, à

distance, et par la simple concentration de quelques illuminés, surdoués, bien entendu, dont nous faisons partie.

Parce qu'il ne faut jamais oublier que de plonger à corps perdu dans les débats intellectuels les plus abscons vous imprègne d'un vocabulaire délectable, assorti aux complexes enchevêtrements de pensées et de formules intraduisibles au brave type lambda, nous nous retrouvions dans l'obligation d'une immersion indispensable pour y développer nos propres postulats. Résultat de la manœuvre, hormis l'ivresse des interrogations nous projetant dans l'hystérie des visionnaires, et avant même d'avoir vécu, le sentiment d'une incarcération spirituelle nous dynamitait le sens de certains mots, comme par exemple la vérité sous-jacente des termes « *obsolescence incorporée* ».

Je vous explique : un de mes maîtres référents les avait employés pour fustiger à une époque mythique – en 1979 –, l'un de ses confrères – fort médiatisé, Robin des Bois révérend, facétieux et pontifiant, toujours actuellement sur le devant de la scène. Il voulait le ramener dans le droit chemin, l'empêcher de se torturer afin de produire indéfiniment de la « *camelote* », comme il disait. Vingt ans plus tard, nous étions sur nos gardes. Nous en avons tiré la leçon. Le creuset de nos réflexions devenait puits d'interférences culturelles sadiques et intarissables... Les vieux dinosaures de la philosophie contemporaine et étatisée n'avaient qu'à bien se tenir. On arrivait.

Aux chiottes les quelques polémistes, grisés par les séances truquées des grandes parades télévisuelles, et qui, nous semblait-il, perdaient peu à peu de leur crédibilité. À trop se frotter aux imposteurs, aux princes régnant sur le monde, à ces castes supérieures, là aussi, ne se reproduisant qu'entre elles, ils tentaient de battre des ailes, mais ne décollaient plus. Ceci, immanquablement, déformait leur vision de la planète entière. Derrière le triple vitrage de leur F10 à loyer inconnu, au cœur du cœur d'une capitale dont ils ne percevaient que les ors, les